Document generated on 04/21/2025 11:20 a.m.

Laval théologique et philosophique

PSEUDO-MACAIRE, *Œuvres spirituelles. I. Homélies propres à la Collection III*

Paul-Hubert Poirier

Volume 39, Number 1, février 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/400016ar
DOI: https://doi.org/10.7202/400016ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Poirier, P.-H. (1983). Review of [PSEUDO-MACAIRE, *Œuvres spirituelles. I. Homélies propres à la Collection III*]. *Laval théologique et philosophique*, *39*(1), 114–116. https://doi.org/10.7202/400016ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

secondarité métalinguistique se caractérise par une subordination de la réalité au discours dont elle n'est plus que le référent de plus en plus appauvri ; puis, devant l'échec de cette problématique de la référence, par une mise entre parenthèses de la question du rapport à la réalité et par une attention quasi exclusive portée au langage, le monde extralinguistique n'étant plus fonction que de certains usages de celui-ci ; elle se caractérise parallèlement par une conception purement métalinguistique de la philosophie des sciences, par une réduction de l'éthique à des problèmes de discours éthique, et en définitive par l'affirmation de l'essence langagière de la philosophie. Quant à la secondarité adlinguistique, que l'on rencontre déjà chez le second Wittgenstein, elle comporte diverses figures : celles de la phénoménologie-herméneutique (Heidegger), de l'herméneutique philosophique (Gadamer), du structuralisme (Lacan) et de la grammatologie (Derrida). L'une et l'autre secondarités remontent à Kant et à Hegel : « Le premier [...] annonce le retrait métalinguistique de la philosophie sous la pression de la science moderne ; le second met tout en œuvre pour conserver à la philosophie ses anciennes prérogatives ontologiques mais au prix d'une dialectisation intégrale du discours philosophique dont les caractéristiques annoncent l'adlinguisticité » (p. 137). Plus près de nous cependant, la secondarité métalinguistique est la conséquence du monopole référentiel conquis par les sciences, tandis que la secondarité adlinguistique découlerait de la perception (ambiguë et ambivalente) d'une incommensurabilité (au moins partielle) entre technoscience et philosophie traditionnelle.

Cette cartographie de *l'inflation du langage dans la philosophie contemporaine* se déroule dans la nostalgie de « l'ancienne vigueur ontologique » (p. 149) du discours philosophique, nostalgie dont on précise seulement à la fin qu'elle ne saurait s'accommoder d'un retour aux « gestes anciens de la métaphysique » mais devrait plutôt « affronter sans faux-fuyants la cause profonde de [la] névrose ou psychose langagières : l'univers techno-scientifique » (p. 160). Cet affrontement, ici esquivé, a cependant été esquissé dans un autre ouvrage de l'auteur (cf. LTP : XXXVIII-1981-1, p. 81-86).

Guy BOUCHARD

Pseudo-Macaire. Œuvres spirituelles I. Homélies propres à la Collection III. Introduction, traduction et notes (avec le texte grec) par Vincent DESPREZ. Paris, Les Éditions du Cerf, 1980, Coll. « Sources chrétiennes », n° 275, 400 p., 12,5 × 19,5 cm.

Le corpus grec formé pour l'essentiel de la centaine de Discours ou Homélies attribués jadis à Macaire d'Égypte (IV^e^ s.) constitue encore aujourd'hui une des énigmes littéraires les plus complexes que nous ait transmises l'Antiquité chrétienne. Cependant, depuis le milieu du XX^e^ siècle, grâce à des recherches minutieuses menées surtout en Allemagne (travaux de H. Dörries, E. Klostermann, M. Kroeger *et al.*), bien des éléments de cette énigme peuvent être considérés comme définitivement éclaircis : les contours du corpus pseudo-macarien ont été précisément cernés, son milieu d'origine a été identifié (la Mésopotamie ou le sud de l'Asie Mineure), on a pu en déterminer la date approximative (entre le dernier tiers du IV^e^ siècle et le début du V^e^) et le contexte doctrinal (rapports indéniables avec la problématique messalienne). Mais au cœur des nombreux problèmes critiques et historiques relatifs à ce corpus et qui attendent encore leur solution, il y a celui de l'identification de l'auteur de cette œuvre remarquablement homogène. Une fois démontré qu'il ne pouvait être Macaire d'Égypte, qu'il vivait plutôt en Mésopotamie ou en Asie Mineure et que son activité littéraire devait se situer entre 370 et 430, on a voulu redonner son véritable nom à celui qui s'abritait ou qu'on avait caché derrière le grand spirituel égyptien. Aucun des candidats proposés n'a fait l'unanimité de la critique. À vrai dire, seul le nom de Syméon de Mésopotamie, l'un des chefs messaliens mentionnés par les hérésiologues vers 400, mis de l'avant par H. Dörries, a connu une certaine faveur et l'on désigne parfois l'auteur du corpus sous le double nom de Macaire/Syméon. Cette question est cependant secondaire dans la mesure où nous sommes en présence d'un corpus bien défini, qui peut désormais être étudié pour lui-même.

L'essentiel de ce corpus est constitué de quatre collections médiévales (X^e^-XI^e^ s.) regroupant au-delà de 180 pièces, dont plusieurs apparaissent à la fois dans plus d'une collection. Ces collections sont les suivantes : — Collection I : 64 *logoi*, dont la *Grande lettre* (*logos* I) éditée par W. Jaeger. — Collection II : 50 homélies dites spirituelles ; c'est la Collection qui fut la plus largement

répandue en Occident. — Collection III: 43 pièces, mais dont 28 seulement sont propres à cette Collection. — Collection IV: 26 logoi; jamais éditée séparément, ses variantes apparaissent dans l'apparat de la Collection I. Les spécialistes du Corpus pseudo-macarien se sont d'abord proposé comme objectif de donner des éditions correctes de ces collections byzantines, qui pourraient servir de base à des études sur la doctrine du Pseudo-Macaire et permettraient de retrouver son œuvre dans sa teneur primitive. Ce travail critique peut être considéré, à toutes fins pratiques, comme achevé et on en trouve une présentation d'ensemble dans le 2e volume de la *Clavis Patrum graecorum* (Turnhout, 1974) aux nos 2410–2427. D'autre part, deux synthèses importantes de la pensée de Macaire/Syméon ont paru récemment: l'ouvrage de H. Dörries, *Die Theologie des Makarios/Symeon* (Göttingen, 1978) et l'article, remarquable par sa concision et sa richesse, du *Dictionnaire de Spiritualité*, « Macaire (Pseudo-Macaire; Macaire-Syméon) » (Paris, 1980, t. 10, c. 20–43), rédigé par V. Desprez et M. Canévet. Le volume dont nous rendons compte ici, qui marque l'entrée du Pseudo-Macaire dans la collection des Sources chrétiennes, arrive donc à un moment où les études sur cet auteur devraient prendre un nouvel essor, sur les bases solides établies par les travaux critiques que nous venons de mentionner.

Ce volume donne le texte (d'après l'édition critique de E. Klostermann et H. Berthold, parue en 1961) et une traduction annotée des homélies propres à la Collection III (*CPG* 2412), i.e. les *Homélies* et *Questions et réponses* qui ne se trouvent pas dans la Collection I et qui sont absentes de la Collection II où elles n'y sont représentées que par des extraits (au total 21 pièces). L'Introduction du volume donne les renseignements essentiels sur l'œuvre du Pseudo-Macaire (chap. I: traduction textuelle et éditions récentes; analyse sommaire des Collections, p. 13–31), sur l'auteur et son milieu (chap. II: données internes et externes, rapports avec les Messaliens, relations avec les Cappadociens, sources et originalités du Pseudo-Macaire, p. 32–56), ainsi que sur la Collection III (chap. III: composition de cet ensemble et doctrine des homélies traduites, p. 57–67).

Le texte de l'édition Klostermann-Berthold a été repris intégralement, sauf en quelques endroits; le P. Desprez a cependant introduit une division en sous-paragraphes à l'intérieur des longs paragraphes de l'édition, heureuse initiative à propos de laquelle il faut seulement souhaiter qu'elle imposera un usage qui facilitera les références aux pièces de la Collection. Dans l'ensemble, la traduction apparaît précise, surtout dans la façon de rendre certains termes importants du vocabulaire pseudo-macarien (cf. p. 66-67). Cependant, à la p. 115 (hom. 6, 4, 3, ligne 32), dans un passage consacré aux « noces des riches de ce monde », on rend par « médiateurs » les *mesîtai* qui entourent l'époux et l'épouse; ce qui nous apparaît un faux sens, étant donné la connotation théologique attachée au terme français. D'autre part, les titres donnés aux *Homélies* par le traducteur ne sont pas très heureux. Ils ne nous semblent guère plus appropriés que ceux du manuscrit R, que le P. Desprez reproduit dans l'apparat du texte grec; mais ces derniers ont au moins le mérite d'être traditionnels.

L'annotation de la traduction, brève mais dense, est presque toujours à propos: elle éclaire le texte traduit par des renvois à des passages parallèles ou proches pris aux autres Collections du corpus et attire l'attention sur les notions-clef de la doctrine du Pseudo-Macaire. On nous permettra cependant quelques remarques. À la p. 320, n. 2, le rapprochement avec Thérèse de Lisieux fait figure de hors-d'œuvre. À la p. 324, n. 1, quand on dit que Macaire, lorsqu'il désigne l'Esprit Saint comme la « mère céleste », se rattache à la « tradition orthodoxe syriaque », on a tout à fait raison; cependant, parler d'antécédents judéo-chrétiens et gnostiques à propos de cette tradition nous paraît vouloir éclairer l'obscur par le plus obscur: en effet, utiliser de telles étiquettes ne peut qu'aggraver la confusion, à moins de préciser de quel judéo-christianisme et de quel gnosticisme il s'agit, encore qu'il ne soit pas sûr qu'on doive chercher dans ce sens les racines du thème en question. À la p. 328, n. 2, le parallèle avec la *Didachè* n'est pas très concluant.

Un Index des mots grecs donne une bonne idée du vocabulaire de la Collection III et facilitera l'utilisation de l'ouvrage. Notons que n'y est pas signalé le verbe *ioudaizô* (p. 340, 12), intéressant parce qu'il est employé par le Pseudo-Macaire dans un sens positif (dans la ligne de Rm 2,28-29), acception qui n'est pas relevée dans le *Greek Patristic Lexikon* de Lampe (cf. p. 674b).

Avec ce premier volume, de grande qualité, consacré au corpus Pseudo-Macaire, les Sources chrétiennes rendent accessible l'œuvre d'un authentique spirituel dont on a pu écrire qu'il « a eu sur la spiritualité orientale une influence parallèle à celle d'Evagre, dont il a contrebalancé

l'intellectualisme par sa mystique plus sentie » (*Dict. de Spiritualité, art. cit.*, col. 39). Cette influence s'est étendue, à notre époque, jusqu'au *Pentecôtisme* catholique américain qui serait ainsi en relation directe avec les 50 homélies spirituelles (*ibid.*, col. 41). D'autre part, l'apport du corpus pseudo-macarien est essentiel à l'historien des religions qui veut étudier le milieu mésopotamien. Souhaitons donc que les autres grands ensembles de ce corpus prennent bientôt place dans la collection des Sources chrétiennes.

Paul-Hubert POIRIER

M.J. LE GUILLOU — Louis LE GUILLOU, **La condamnation de Lamennais**. Textes, Dossiers, Documents, Éditions Beauchesne, Paris, 1982, 756 pages, 13,5 × 21,5 cm.

Volumineux dossier scrupuleusement dressé par le P.M.-J. Le Guillou et son frère, Louis Le Guillou, qui présentent avec « permission formelle par écrit » du Saint-Siège, 251 pièces de « l'affaire Lamennais ».

Lamennais a toujours eu l'impression d'être victime d'intrigues de la diplomatie européenne et du désintéressement pratique de la Curie romaine. Sa façon de présenter le problème aurait vite fait de nous apitoyer si l'audition de ses raisons en restait là. « Je me suis souvent étonné, écrit-il, que le pape, au lieu de déployer envers nous cette sévérité silencieuse dont il ne résulterait qu'une vague et pénible incertitude, ne nous eût pas dit simplement : « Vous avez cru bien faire, mais vous vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Église, j'en connais mieux que vous les besoins, les intérêts, et seul j'en suis juge. En désapprouvant la direction que vous avez donnée à vos efforts, je rends justice à vos intentions. Allez et désormais, avant d'intervenir en des affaires aussi délicates, prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être votre guide. Ce peu de paroles aurait tout fini » (p. 7).

Sur papier, tout cela est merveilleux, mais l'homme était-il capable de « prendre conseil » ? Reconnaissait-il cette « autorité » qui devrait être son guide ? Il restait persuadé que l'on n'avait pas pris connaissance de son dossier, de manière approfondie « et avec un sérieux qui honore ses auteurs » (p. 6). « Si Lamennais avait eu connaissance des montagnes de papier qui se réunissait sous son nom, s'il avait vu les volumineux rapports des consulteurs romains, sans doute aurait-il changé d'avis ! », écrivent les auteurs (p. 8).

Le début du volume comprend un *Avertissement* où Louis Le Guillou écrit : « Nous nous sommes abstenus de juger : notre seul but était de présenter les documents » ; une *Introduction*, un *Index* des documents au nombre de 251 ; un *relevé des articles* extraits des périodiques à propos de l'abbé Félicité de Lamennais et de ses partisans.

Le volume comprend ensuite deux parties : la première, le *Dossier Lamennais*, constitué par ces 251 documents mentionnés dans l'Index, dont plusieurs traduits de l'italien et quelques-uns de plusieurs pages, allant de 10 et même jusqu'à 32 pages (pp. 27 à 506) et réunis sous des titres différents ; la seconde, les *Pièces justificatives* (pp. 509 à 729). Celles-ci sont distribuées sous des numéros de 1 à 9. Le dernier est la Lettre encyclique « *Singulari nos* » de Grégoire XVI, du 7 des calendes de juillet 1834, comme au n° 5 est la Lettre encyclique « *Mirari nos* » du même Grégoire XVI, au jour de l'Assomption de 1832.

Dans les 18 pages de la Postface, sous la signature personnelle du Père M.J. Le Guillou, dominicain, dont les nombreuses qualifications sont une garantie, le lecteur trouve une évaluation bien objective, au-dessus de toutes passions, du « cas Lamennais ». Le fait que, pour la première fois, le Saint-Siège ait autorisé la publication d'un dossier de cette nature, c'est-à-dire de condamnation religieuse, témoigne de l'estime et de la confiance dans lesquelles il tient les Auteurs.

Lamennais confiait, en 1834, à Charles de Coux : « Nous assistons à l'enfantement d'un monde » (Lettre du 10 déc. 1834). Il en a été un artisan malheureux, victime des terribles ambiguïtés de cette mutation. « Le manque de ce difficile discernement, écrit le P. M.J. Le Guillou, a conduit aux condamnations sans nuances du XIX^e siècle » (p. 751). Paul VI avait bien compris cette douloureuse situation quand il disait du tournant de la Révolution Française : « En même temps, on constatait un ferment nouveau : des idées vivantes, des coïncidences parmi les grands principes de la Révolution, laquelle n'avait rien fait d'autre que de s'approprier certaines idées chrétiennes : fraternité, liberté, égalité, progrès, désir d'élever les classes humbles. Ainsi tout cela était chrétien, mais avait pris un revêtement antichrétien, laïc, irréligieux, tendait à dénaturer cette part du patrimoine évangélique destinée à valoriser, élever, ennoblir la vie humaine » (p. 751).